

## LE TEMPS

CULTURE ABONNÉ

### Au festival de La Bâtie à Genève, deux reines de la nuit au destin contraire

Tandis qu'au Grütli la comédienne Kayije Kagame dialogue avec des ombres, au Pavillon ADC, la danseuse Ruth Childs met au jour le théâtre volcanique de la psyché. Si la première pêche par excès de pudeur, la seconde ébranle durablement



Ruth Child prête corps à des états primitifs, entre grande frousse et pulsions conquérante.



Alexandre Demidoff

Publié mardi 30 août 2022 à 19:58

Deux interprètes en proie à leurs ombres. Deux porteuses de torche dans les catacombes d'une mémoire secrète. Au festival de La Bâtie, avant l'Arsenic à Lausanne, la danseuse Ruth Childs met au jour des états innommables, irréductibles à une définition, états premiers qu'elle raffine sur la scène du Pavillon ADC, dans une théâtralité outrée et pénétrante. Son *Blast!* dilate l'imagination, c'est sa beauté.

Autre dévoilement au Grütli où l'intense Kayije Kagame salue des êtres aimés dans *Intérieur vie/Intérieur nuit*. La comédienne célèbre l'artiste cubain Victor Hugo de la Torre, son parrain, exilé à Genève et décédé il y a quelques années. Elle témoigne aussi de sa tendresse pour le Genevois [Gaël Kamilindi](#), son frère d'âme, aujourd'hui à la Comédie-Française. Sur le papier, le projet n'était pas seulement noble, mais enthousiasmant. A l'écran et sur la scène, il est trop tenu, trop crypté, trop flottant pour toucher au-delà du cercle des intéressés. Comme si un excès de pudeur avait retenu la main de l'artiste.

**Lire aussi:** [Kayije Kagame, la comédienne genevoise dont la rentrée est une fête](#)

[Ruth Childs](#), donc, d'abord. Son pas pressé de cavalière sur le qui-vive. Son cercle sur la scène nue comme une ardoise géante. Elle parade, elle s'évade, appelée par un roulement de tambour, par une fièvre de cymbales, par une trémulation métallique, onnée rythmique conçue par son complice musicien, [Stéphane Vecchione](#). Mais voici qu'elle stoppe net sa course. Et qu'autour d'elle le silence se referme. Elle est à genoux, dans ses habits noirs de petit soldat, et vous ne voyez plus que son visage, sa bouche qui s'est ouverte comme un pont-levis, ses yeux de panique, ses paupières qui montent la garde. Le cri est suspendu, mais il avale l'espace: la scène est son cri muet.

#### Stupeur et tremblement

Faut-il y voir l'effroi d'un personnage d'Edvard Munch, ce peintre qui a fait du cri le symbole de notre condition? Ruth Childs sonde cette pulsion-là, certes, comme si elle dévoilait sa coulisse. Mais son exploration est plus vaste: elle s'arrime à ce qu'on appellera l'étonnement originel, celui qui s'exprime devant un événement quel qu'il soit, quand il n'est pas précédé d'une grille de lecture. C'est le «What?» de l'enfant au seuil du langage ou du vieillard quand les mots ne savent plus dire, c'est le «What?» de l'animal devant l'incendie, c'est le «What?» qui, dans sa bouche, ponctue la pièce, comme une ouverture à l'aventure.

D'un cratère d'elle seule connu remontent alors une peur qui n'a pas de nom, mais aussi une insistance à vivre qui n'a pas de limites, comme une dialectique. Voyez comme Ruth Childs devient pure saccade, gisant sur le sol, comme un chien pris d'épilepsie. Voyez plus tard comme elle devient guerrière et comme elle paraît soudain s'amuser d'une ère nouvelle dans la chaîne de ses métamorphoses. Ecoutez-la, elle dit qu'elle arrive sur le champ de bataille. Ce sont les paroles d'un héros de Shakespeare ou d'Orlando le superbe, seigneur élisabéthain et poète qui traverse le temps et la barrière des genres dans le roman du même nom de Virginia Woolf.

### Le fantôme de Sarah Bernhardt

Ruth Childs imprime sa *camera obscura* dans nos mémoires. Kayije Kagame, elle, vous accueille dans le vestiaire de ses tendresses. Sur le plateau, des chaises de théâtre espèrent un visiteur et une maîtresse de cérémonie. Elle est là, veste et pantalon de soirée. Et elle inventorie des objets ayant appartenu à des êtres précieux, Gaël Kamilindi en particulier. Une voix off les annonce: un rhinocéros, fétiche et serre-livres à la fois, une veste portée dans *Ruy Blas* de Victor Hugo, la première pièce dans laquelle Gaël a été distribué à la Comédie-Française, la voix de Sarah Bernhardt, etc. Un court métrage coréalisé avec Hugo Radi prolonge ce portrait en pointillé.



Le comédien Gaël Kamilindi répétant dans une loge de la Comédie-Française, filmé par Hugo Radi et Kayije Kagame.

Le dessein est merveilleux, la réalisation, elle, souffre d'un déficit de corps et de présence. Pour qu'on soit captif, qu'on veuille s'aventurer dans le rébus de Kayije Kagame, il faudrait qu'on sache qui sont les personnages de ce théâtre intime. Or ni Gaël Kamilindi ni Victor Hugo de la Torre ne sont assez connus pour ne pas être introduits d'une manière ou d'une autre, ce que ne fait pas leur amie. Problème de dramaturgie et d'adresse. C'est-à-dire aussi d'écriture, le film, lui aussi atmosphérique, n'arrangeant rien. *Intérieur vie/Intérieur nuit* est en l'état une esquisse de lettre d'amour. Il reste à l'écrire.

**Blast!** Pavillon ADC; puis **Arsenic** à Lausanne, du 21 au 25 sept. **Intérieur vie/Intérieur nuit**, Grütli, tous deux jusqu'au 31 août; rens. [www.batie.ch](http://www.batie.ch)